

L'hôtel-Dieu de Coutances

Par l'abbé Marcel Lelégard, conservateur des antiquités et objets d'art de la Manche

Fondé en juillet 1209 par l'évêque Hugues de Morville (1), l'Hôpital de Coutances fut par lui confié en 1217 à des frères, sous la conduite d'un prieur. Ils vivaient sous la règle de saint Augustin.

L'église, édifiée au XIII^e siècle par les soins d'Hugues de Morville, détruite en partie pendant les guerres anglaises, en partie vers 1750, pour faciliter l'allongement de la salle des malades, et en partie reconstruite à ces deux époques, n'est plus représentée aujourd'hui que par une tour du XV^e siècle, élégant modèle de style flamboyant. Ce fut l'évêque du temps, Geoffroy Herbert, un des plus grands bâtisseurs dont l'histoire locale ait gardé le souvenir, qui prit en main l'œuvre de sa reconstruction ; déjà une bulle de Nicolas V, datée du 19 mars 1446, avait recommandé cette entreprise à la pieuse générosité des fidèles. L'évêque fit sculpter à l'angle de la tour, à la hauteur du meneau de pierre qui traverse la grande fenêtre, ses armes et celles attribuées à Hugues de Morville, et graver au bas cette inscription : *Morville me fecit*, hommage rendu deux siècles après sa mort à la mémoire du fondateur qui n'a cessé d'être en vénération à l'Hôtel-Dieu.

Cette tour (2), carrée dans sa partie inférieure, se termine par une pyramide octogonale ; elle est éclairée par de très belles fenêtres à compartiments flamboyants, surmontées d'arcs en accolade dont les rampants sont garnis de crochets et reposent sur des animaux. Aux quatre angles s'élèvent de petits clochetons ou pinacles, d'un beau dessin ; la base de la pyramide est ornée d'une galerie, de style également flamboyant, qui rappelle par sa forme certains détails d'ornementation de l'église Saint-Pierre, édifiée en partie à la même époque (3).

Les chanoines de la cathédrale, collateurs de l'église Saint-Pierre de Coutances remirent la paroisse aux frères de l'Hôtel-Dieu, en l'année 1221. Dès la fin du Moyen Age, les Augustins multiplièrent les procès contre l'évêque, contre le chapitre, voire contre des membres de leur propre communauté ; le service divin de leur propre chapelle et le service des pauvres en souffraient parfois.

Pour y remédier, l'évêque de Coutances Léonor 1^{er} Gouyon de Matignon (1632-1646) décida d'implanter près de la communauté parasite des Augustins, qu'il ne pouvait pas évincer, une nouvelle communauté de religieuses augustines, qui assureraient les soins des pauvres. La chose ne se fit pas sans difficulté ; enfin, venant de Vernon, les premières Augustines s'installèrent à Coutances, en 1643, et les deux communautés vivront côte à côte jusqu'à la Révolution, non sans de nombreuses difficultés ni des procès interminables (4). Les Augustines utiliseront d'abord, pour leurs offices, une chapelle de l'église des Augustins, puis, de 1661 à 1689, une maison particulière. Elles étaient à ce moment une quarantaine. L'actuelle chapelle ne fut entreprise qu'en 1682. Les autorisations vinrent assez vite : une charte royale, conservée, permit la construction de la chapelle. Le roi demandait seulement des prières pour lui et pour la famille royale. La ville de Coutances ne mit pas moins de bonne grâce à décréter la suppression de la petite rue de Poterie que devait absorber la nouvelle construction. Les travaux s'étalèrent sur une période de sept ans, de 1682 à 1689, sous la direction de la Révérende Mère du Mesnil-Guillot, et ce fut la R. M. de La Foullerie qui fut chargée de faire exécuter la construction et de tenir le registre des recettes et des dépenses. Au total, pour ces sept, années, celles-ci s'élevèrent à 22 039 livres 9 sous.

Avec les générosités de leurs familles et de leurs amis, ce furent les sœurs qui, par leurs mortifications, assumèrent la grosse charge de ces travaux. Pendant qu'elles servaient et nourrissaient les pauvres comme leurs seigneurs, elles s'estimaient heureuses de la moitié d'un œuf pour leur repas. Cependant c'étaient presque toutes de jeunes nobles qui avaient été délicatement élevées. La seule recette qu'elles touchaient de la part des Augustins pour la nourriture annuelle de treize pauvres, d'après le compte de la Saint-Michel 1682 à celle de 1683, c'est-à-dire pendant la première année de la construction de la chapelle, s'élevait à 1283 livres (5). Mais cette part du pauvre était scrupuleusement réservée à l'entretien de ceux que la religieuse annaliste appelle « leurs seigneurs ». Quant au Seigneur proprement dit, c'est par un prélèvement sur leurs dots et leur propre nourriture qu'elles s'efforçaient de lui assurer un logement décent. Et une autre sœur confesse avec une pointe d'humour que les sœurs anciennes « s'accordaient cependant un peu plus que les Carmélites de Salamanque, puisqu'elles ne se partageaient l'œuf qu'en deux » (6).

La chapelle alors construite à l'usage des religieuses, s'est intégralement conservée jusqu'à nos jours, c'est l'actuelle chapelle de l'Hospice, qui fait l'objet de la présente étude.

Description de la chapelle : intérieur. — Dédicée à Notre-Dame de la Victoire, en souvenir de la Victoire de Lépante (1571), cette chapelle n'est pas orientée (7). Elle est constituée d'une *rotonde*, sur laquelle s'ouvre vers le nord une travée barlongue qui forme le *sanctuaire* ; symétriquement, vers le sud une travée de plan identique sert de transition avec une *nef* de trois travées, couverte en plafond, et séparée par un mur de refend d'une quatrième travée contenant des ressers et un escalier permettant d'accéder au comble, lequel peut éventuellement servir de tribune car il prend jour, sur la travée précédant la rotonde, par une lunette bordée d'une balustrade.

Cette nef de trois travées, éclairée de chaque côté, c'est-à-dire vers l'est et l'ouest, par trois fenêtres en anse de panier, ne présente plus à l'heure actuelle aucune décoration. C'était le chœur des religieuses. Elle comportait naguère encore, dans le fond c'est-à-dire au sud, une tribune d'orgue, soutenue par deux colonnes et abritant la stalle de la prieure, pauvre et austère, mais d'une véritable noblesse de lignes (XVII^e siècle). Les sièges des religieuses s'adossaient aux murs latéraux ; deux petits autels situés au nord, de part et d'autre de l'arc ouvrant vers la rotonde, et le maître autel étaient des œuvres de menuiserie de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e, d'un intérêt restreint. La rotonde (8), contemporaine de l'achèvement de la chapelle Mazarine (1682), n'est pas sans rappeler, dans des proportions très modestes et des formes très simples, cet auguste modèle.

Dessinant intérieurement un cercle parfait, inscrit dans l'octogone des murs extérieurs, la *rotonde* comporte un ordre colossal de huit pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens (9). Entre ces pilastres ouvrent trois fenêtres, du côté Est et deux du côté ouest (10). Elles raccordent habilement un tracé intérieur en anse de panier à un percement extérieur en plein cintre ; l'arcade descend jusqu'à terre, ménageant un léger décrochement dans le plan au sol et formant une niche dont la fenêtre occupe la partie supérieure, niche qui contient du côté sud-est une porte donnant accès au cloître, au sud-ouest les fonts baptismaux ; au nord-est et au nord-ouest elle abritait naguère encore de petits autels votifs ; les quatre niches s'ornent sur le mur bahut, au-dessous de l'appui des fenêtres, de quatre tableaux ovales (cf. infra).

L'arcade tournée vers l'ouest ouvre sur le portail principal donnant sur la rue (11), celle qui donne à l'est abrite un autel de bois doré qui est l'ancien autel majeur relégué ici depuis son remplacement par un autel de marbre, qui fut édifié en 1755 dans la chapelle des Augustins, et transporté ici lorsque la grande chapelle des Augustins fut détruite après 1843.

Un écartement plus grand entre les pilastres ménage vers le nord et vers le sud une large arcade en anse de panier qui ouvre au septentrion sur la *sanctuaire*. Une travée identique, vers le sud, ménage la transition avec la nef qui était le « chœur des religieuses » (12). Ces deux-travées barlongues sont éclairées chacune de deux fenêtres, une vers l'est et l'autre vers l'ouest, de même modèle que celles de la rotonde. Les voûtes de ces deux travées barlongues s'ornent en leur milieu d'une rosace bombée formée de feuillages en fort relief, du type « feuilles d'artichaut », traités à larges rinceaux profondément refouillés et ménageant des ombres dans les creux. Ces deux travées barlongues sont séparées de la rotonde par deux balustrades en bois tourné, contemporaines de la construction, mais qui originellement durent être peintes. Celle qui borde le sanctuaire forme l'appui des communicants ou comme on dit improprement « la table de communion », la travée symétrique vers le Sud-Est également séparée de la nef ou « chapelle des religieuses » par une austère grille de bois noir, surmontée, tel un cancel, par une crucifixion de bois d'assez petite taille ; le crucifix, comme l'ensemble paraît dater de la fin du XVII^e siècle. A droite du sanctuaire une porte à deux vantaux donne accès à la sacristie, construite hors-œuvre. Cette porte, qui se divise en panneaux ornés de très riches sculptures de feuillages, est apparentée à l'huissierie du portail dont il sera parlé plus loin. Vis-à-vis de la porte de la sacristie, une autre porte, postiche, rétablit la symétrie du côté gauche.

La coupole qui surmonte la rotonde mérite l'attention. Les chapiteaux corinthiens des pilastres sont admirablement refouillés ; entre ces pilastres la clé des arcs en anse de panier est saillante et ornée d'une acanthe renversée, les écoinçons entre ces clés et les chapiteaux s'ornent de feuillages (laurier), inscrits dans des triangles rectangles, dont l'hypoténuse curviligne suit le tracé des arcs qu'elle surmonte. Les chapiteaux des pilastres supportent une première corniche nue, ornée d'une simple mouluration continue remplissant la fonction d'une architrave circulaire au-dessus de laquelle court une frise entièrement sculptée : des têtes de chérubins à deux ailes volètent au milieu de feuillages opulents. Juste au-dessus de l'entrée du sanctuaire trois chérubins sont groupés ensemble ; au-dessus de cette frise une série de denticules cubiques est surmontée par des modillons ornés d'une acanthe, lesquels soutiennent la corniche proprement dite : d'une mouluration simple, mais très saillante, elle s'orne, par-dessous, d'une petite rosace entre les modillons. Cette corniche forme galerie de circulation, bordée d'une balustrade de bois qui repose sur la cimaise. La coupole est hémisphérique ; contrairement à l'usage le plus répandu elle n'est pas surélevée par un tambour mais repose directement sur la corniche. La largeur de celle-ci, cachant l'amorce de la calotte, la fait paraître un peu écrasée. En son centre elle comporte un lanternon composé d'un tambour ajouré de huit fenêtres rectangulaires, et couvert d'une coupole qui a conservé son ciel semé de chérubins, voletant au milieu des nuées autour d'un motif central triangulaire en relief. La fresque qui orne la calotte du lanternon fait regretter amèrement que la grande coupole ait perdu ses peintures. Les déflagrations des bombardements de 1944 ayant mis à mal la toiture du dôme, des infiltrations ont endommagé la coupole dont le vieil enduit de chaux a été intégralement refait en plâtre, alors qu'il aurait pu être restauré ; cela a eu pour conséquence la disparition des peintures intéressantes (13) qui présentaient des paysages conventionnels. La chapelle n'était pas encore classée, et c'est cette restauration trop radicale qui a motivé le classement. Il serait souhaitable que de nouvelles peintures viennent discrètement rétablir l'ambiance très compromise par la crudité des plâtres trop blancs.

Extérieur. — Très dépouillé, l'extérieur de la chapelle serait franchement austère si le portail, et spécialement ses vantaux, n'y introduisaient une note de gaieté. Les pans coupés de l'octogone qui enveloppe la rotonde

intérieure sont construits en belle syénite (14) du pays taillée et appareillée ; le parement, beau en lui-même, n'appelle pas d'ornement, les murs sont couronnés d'une corniche, très bien profilée, qui se prolonge de chaque côté sur les deux travées droites, au Sud et au Nord de la rotonde. Dans toute cette partie les fenêtres sont en plein cintre. La nef ou « chœur des religieuses », qui correspond à la dernière campagne de construction est bâtie en simple moellon de syénite; seul l'entourage des fenêtres en arc segmentaire est en pierre de taille appareillée, ainsi que la corniche. Ces fenêtres sont au nombre de quatre de chaque côté, la fenêtre des resserres de l'extrémité étant analogue à celles de la nef proprement dite, et rien ne décelant de l'extérieur l'existence d'un mur de refend. Le toit en est « à la Mansard » ce qui permet d'utiliser, à la rigueur, le comble comme une tribune, les jours d'affluence.

Le portail plaqué au milieu de la face ouest du corps central octogonal tranche beaucoup sur le reste de la construction ; cela tient essentiellement au matériau employé : le marbre de Montmartin. Cette pierre extraite de carrières situées à deux lieues de Coutances est un calcaire très dense, de grain extrêmement fin de couleur gris-bleu ramier, avec de rares veines blanches très fines. Elle se taille assez péniblement, lors de l'extraction, mais lorsqu'elle a durci après avoir jeté son calcin elle devient absolument intaillable. Le portail, surélevé sur un perron de quatre marches en granit de Chausey, comporte quatre colonnes ioniques, jumelées, deux à deux, sur des socles, de part et d'autre de la porte. Elles portent un entablement assez lourd, mais à profondes moulures. Celui-ci est chargé d'un couronnement : une niche ovale, à fond ovoïde s'inscrit dans un attique patte, sommé d'un fronton triangulaire écrasé. Dans la niche se trouve une statue en bois de Notre-Dame de la Victoire, La porte à deux vantaux de chêne sculpté, ouvrant entre Tés deux couples de colonnes, est l'élément le plus somptueux de la façade. Les vantaux sont divisés en panneaux ornés de feuillages opulents. L'imposte fixe s'orne, au-dessus des battants de deux blasons (bûches depuis la Révolution) au milieu de bouquets de feuillages sortant de cornes d'abondance, qui les encadrent.

Le dôme est simplement couvert en ardoise, à pans coupés. Vers le Nord, c'est-à-dire vers le chevet, la chapelle se raccorde aux bâtiments hospitaliers,

Mobilier. — La pièce qui tout un temps fut la plus illustre est aussi la plus ancienne : c'est la statuette de Notre-Dame de la Roquelle (15), une Vierge à l'Enfant, marbre polychrome, du troisième tiers du XV^e siècle. Elle fut l'occasion, en 1513, de l'un des innombrables procès mus entre l'évêque et les frères de l'Hôtel-Dieu. Longtemps gardée dans une niche grillagée, elle est maintenant soustraite à la vénération des fidèles par crainte de vol, et conservée sous clé ; elle provient de la chapelle détruite des Augustins.

D'un intérêt tout différent, mais certainement considérable, est le maître-autel de marbres polychromes, œuvre d'Antoine et Raphaël Duparc, sculpteurs marseillais qui réalisèrent le splendide autel majeur de la cathédrale. Exécuté avec les tombées ou surplus des marbres du grand-autel de Notre-Dame de Coutances, celui de la chapelle de l'Hôpital fut commandé le 7 décembre 1753 à Antoine Duparc, celui-ci en fit le dessin précis. Il se déchargea de la taille et du polissage des marbres sur son ouvrier italien Pompéo Franchi. Antoine Duparc mourut assez rapidement (16) le 19 avril 1755, le 22 du même mois Pompéo commençait le montage, le 26 juillet suivant Raphaël Duparc, fils d'Antoine, alors âgé de dix-neuf ans avait terminé l'autel en sculptant le magnifique médaillon qui orne le tombeau, et les deux chérubins à quatre ailes qui ornent le tabernacle, en s'inspirant des dessins de deux chérubins analogues sculptés par son père en 1744 pour le maître-autel de Saint-Martin de Marseille (17). Les couleurs de cet autel sont très harmonieuses. Le tombeau est en jaune de Vérone, bordé de blanc avec de profondes veines roses, tandis que le socle est blanc veiné de gris et de jaune. Le gradin est en marbre vert d'Égypte, la prédelle est d'un autre vert, avec une étroite bordure en jaune de Vérone et un encadrement blanc veiné de gris. Le tabernacle en brèche rouge lie-de-vin s'orne des deux chérubins en marbre de Carrare, comme le cartouche du tombeau ; ce dernier devait porter en son centre un blason dont les meubles ont été habilement effacés pendant la Révolution en prolongeant les rayures horizontales qui indiquaient un champ d'azur. Cet autel fut placé au XIX^e dans ce sanctuaire lorsqu'on décida de détruire la chapelle des Augustins où il se trouvait et qui était alors la véritable chapelle de l'Hôpital, pour adopter comme unique chapelle de l'établissement ce qui n'était, jusque là, que la chapelle des religieuses.

Au-dessus de ce maître-autel un grand tableau dans un riche cadre de bois doré, du XVII^e siècle, semi-circulaire à sa partie supérieure, a conservé la place qu'il occupait au-dessus de l'ancien maître-autel, lui aussi en bois doré, dont le splendide tabernacle a laissé sur l'encadrement la marque de la place où il s'encastrait. Le thème du tableau est Notre-Dame-de-la-Victoire : la Vierge présentant l'Enfant au monde, au milieu d'anges innombrables ; tout autour du tableau des peintures en camaïeu gris, de toutes les périodes du XIX^e siècle essaient avec un succès très inégal de couvrir la surface du mur. Au contraire au-dessus du tableau une toile marouflée formant tympan,, très empoussiérée, semée de chérubins parmi des nuées, paraît dater de la première moitié du XVIII^e siècle et pourrait être attribuée à l'école de Bichue. De chaque côté de l'autel, sur des consoles d'époque Empire, une Vierge à l'Enfant du XVII^e siècle et un saint Joseph du XVIII^e siècle ; ces statues de bois peint sont un peu dépareillées, l'on souhaiterait retrouver les dispositions primitives.

Les quatre tableaux qui ornent les quatre niches de la rotonde, sont de bonnes toiles du XVII^e siècle dans de très beaux cadres ovales à feuillages, un peu lourds, en bois doré. Il y a une Éducation de la Vierge, — une Adoration

de l'Enfant-Jésus par les anges (l'Enfant emmailloté se tient droit dans une nuée). — Un saint Joseph tenant l'Enfant-Jésus par la main, — et enfin une vision de saint Augustin chez Alype, avec, sur un phylactère tombant du ciel, les paroles « tolle, lege ». Ce même thème se trouve traité sur une toile d'art populaire du XVIII^e siècle dans le chœur des religieuses ; n'oublions pas que saint Augustin est le patron de leur ordre. Dans la même partie de la chapelle l'Adoration de l'Enfant-Jésus, au milieu d'un orle de chérubins, se retrouve sur une toile du XVIII^e siècle. Sans doute ces deux toiles devraient-elles suppléer à l'impossibilité où se trouvaient les religieuses de voir deux des tableaux de la rotonde.

Puis une bonne toile du meilleur peintre coutançais de la première moitié du XVIII^e siècle, Robert Bichue : David tranchant la tête de Goliath ; mentionnons pour mémoire une Vierge à l'Enfant, du XIX^e siècle, inspirée d'une icône orientale, et une médiocre copie d'un saint Michel de Raphaël (18). Une grande toile du XVII^e siècle présente au contour un Lavement des pieds anonyme mais de bonne qualité.

Dans la sacristie, l'on conserve un curieux tableau du XVII^e siècle, malheureusement très restauré: les anges aidant à cuire la bouillie de l'Enfant-Jésus (19): à gauche la Vierge tient l'Enfant, entre elle et saint Joseph, une femme est occupée à cuire la bouillie *de l'Enfant-Jésus* dans un poêlon de cuivre à long manche de fer, tel qu'on en fabriquait à Villedieu ; au lieu de regarder la bouillie sur le feu, elle se tourne vers l'Enfant et ce sont deux anges, à l'extrême droite qui surveillent la cuisson. Ce tableau, étiré en longueur n'est pas, de surcroît, très bien composé, mais il devait avoir une certaine saveur avant de mauvaises restaurations du XIX^e siècle ; de lourds repeints ont empâté les visages, seuls les deux anges relativement préservés attestent que le tableau a pu être intéressant. Le thème à coup sûr n'en était pas banal. Il y a tout lieu de penser que cette toile ornait autrefois la salle (20) des enfants trouvés, nombreux au XVII^e siècle, et que l'Hôpital recueillait et soignait, comme il aurait soigné l'Enfant-Jésus lui-même (21). Dès les origines, en 1643 la dévotion à Jésus-Enfant fut très en honneur dans la communauté, et le 23 décembre 1673 une bulle de Clément X y établit une « confrérie du saint Enfant-Jésus » avec indulgence plénière à perpétuité pour les confrères au jour de leur entrée (22). Une dernière peinture mérite l'attention : c'est un panneau du XVIII^e siècle : le combat des bons et des mauvais anges et la chute des mauvais anges, peinture formant tympan ou dessus de porte sur le tambour du grand portail. Il paraît assez dans la manière de Bichue.

Dans la sacristie l'on remarque les objets suivants : une grande armoire à chapes, à petits panneaux moulurés d'époque Louis XIII, un « Jean-debout », buffet étroit, à porte haute et basse et tiroir intermédiaire même époque et même style, un chasublier d'époque Régence dont les placards supérieurs sont remarquables, tandis que les tiroirs du bas sont malheureusement restaurés ; ce chasublier supporte une crucifixion en ronde bosse avec la Vierge douloureuse et la Madeleine assise sur un tas de pierres au pied de la croix.

En dehors de la chapelle signalons l'existence, à l'intérieur de l'Hôpital, de trois statues provenant de la chapelle de l'abbaye de Cauvelande, unie à l'Hôpital par lettres apostoliques de Sixte IV, du 30 septembre 1473 (23). La première est un saint Eustache portant ses deux fils sur les bras, en pierre calcaire, du début du XIV^e siècle. La seconde un évêque en pierre calcaire de la fin du XV^e, saint Gerbold, évêque de Bayeux. La troisième saint Etienne, diacre, en bois du XVI^e siècle. L'Hôpital de Coutances possède, par ailleurs, tout un mobilier hospitalier très intéressant, mais sa présentation détaillée sortirait du cadre de cette étude. Si nous pouvons nous permettre de tirer de la présentation de cette chapelle une conclusion d'ordre général, ce sera la suivante : nous avons là un édifice bien daté, construit au XVII^e siècle dans un style qui n'est plus très apprécié de nos jours où certains le taxent de « triomphaliste », en lui reprochant un luxe ou une richesse qui semblent gêner nos contemporains. La gêne existe, mais elle n'est pas celle que l'on veut bien dire : elle est beaucoup plus dans la mauvaise conscience des nantis. Nous savons en effet que cette chapelle ne présente un décor somptueux que grâce aux privations extrêmes de pauvres religieuses sacrifiant toutes leurs aises et économisant parcimonieusement sur leur nourriture, pour offrir, avec amour, à Dieu une chapelle un peu moins indigne de sa grandeur et de sa gloire. Ceux qui prônent si haut le dépouillement, et qui, de fait, dépouillent les édifices du culte des œuvres d'art que nos pères y avaient placées, au cours des âges, au prix de lourds sacrifices, sont les mêmes qui dans leur demeure ne se privent d'aucun confort même superflu... tant il est vrai que de nos jours la pauvreté, dans certains milieux, est surtout une apparence extérieure que l'on aime à se donner, tandis que pour celles qui ont construit cette chapelle, elle était une disposition de l'âme qui était aussi une vertu. Il leur plaisait de vivre, détachées de tout, au milieu de ces œuvres d'art qui, leur donnant la joie des yeux et la joie du cœur, les rapprochaient encore de Dieu, elles-mêmes ne possédant rien, au service de leurs seigneurs, les pauvres.

LES BATIMENTS DE L'HOTEL-DIEU

Après avoir achevé la visite de la chapelle, ne manquons pas celle des bâtiments de l'hôtel-Dieu — actuellement hôpital — (25). L'on y est accueilli par deux élégants pavillons d'entrée du XVIII^e siècle dont l'un flanque le clocher flamboyant de l'ancien hôtel-Dieu. Ils encadrent une belle porte cochère en bois plein, récemment remplacée par une grille. A gauche, l'ancienne maison du receveur conserve, dans la « salle du conseil », des boiseries Louis XV. A droite, se trouve la partie la plus ancienne de l'hôtel-Dieu qui remonte aux environs de

1668. C'est une construction en équerre, à trois étages, dont l'aspect assez sévère est dû à la couleur améthyste du poudingue (26) qui, à l'origine, était prévu pour recevoir un enduit à la chaux de couleur claire. Ils sont heureusement égayés par des bandeaux en syénite qui tranchent sur les chaînages et les encadrements de fenêtres en brique. Ces bâtiments donnent, du côté opposé à la façade, sur un cloître qui est lui-même bordé au sud par la chapelle. Les arcades en plein cintre de ce cloître, en brique rouge écarlate, posées sur des piliers massifs et bas, donnent à cette partie de l'hôtel-Dieu une saveur rustique bien en harmonie avec l'humble dévouement des Augustines. L'intérieur des bâtiments a été fort transformé. Heureusement, l'on a conservé à peu près intact le réfectoire des religieuses dont les murs rappellent, par les inscriptions de leurs cartouches, l'esprit de charité de la vocation hospitalière (27). Les longues tables étroites sont utilisables d'un seul côté, disposition courante dans les monastères car elle évite les vis-à-vis trop rapprochés, source de distraction. Subsiste également la chaire où la lectrice hebdomadaire lisait *recto tono* des passages de la règle et d'autres ouvrages de caractère religieux ou même général qui permettaient aux sœurs, trop absorbées par leurs tâches hospitalières pour avoir le temps de lire individuellement, de s'enrichir intellectuellement et spirituellement pendant les repas.

L'hôtel-Dieu conserve aussi quelques objets d'art religieux, une collection de pots de pharmacie et un abondant mobilier.

NOTES

- (1) P. Le Cacheux, *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances*, Paris, Picard, 1895.
- (2) Gabrielle Thibout, *Remarques sur l'Eglise Saint-Pierre de Coutances*, dans Bull. Mon., 1941, p. 265-281.
- (3) P. Le Cacheux, dans *la Normandie Monumentale et pittoresque : Manche*, 1.1, p. 101-106.
- (4) Nous devons tous ces renseignements à M. le Chanoine J. Toussaint, qui a eu la bonté de nous autoriser à piller son ouvrage : J. Toussaint, *L'Hôtel-Dieu de Coutances. les Augustines et l'Hôpital général*, Coutances, O.C.E.P., 1967.
- (5) Cf. Quenault, M. S. Ac. Cotentin, tome II, p. 10.
- (6) J. Toussaint, *op. cit.* p. 96-97.
- (7) Classée Monument Historique par arrêté du 24 Mars 1949.
- (8) La rotonde est destinée actuellement à recevoir les pensionnaires de l'hôpital et les fidèles du quartier pour l'assistance aux offices.
- (9) Le sol de la rotonde est en contrebas de deux marches par rapport à tout le reste de la chapelle.
- (10) La fenêtre centrale, côté Ouest, aveuglée par le couronnement du portail forme, intérieurement une simple niche pour abriter une statue.
- (11) C'est la vieille « Rue des teintures » rappelant que ce quartier du Pont de Soules était celui des tisserands.
- (12) Depuis le XVII^e siècle cette travée est traditionnellement appelée l'avant-chœur.
- (13) Datant de 1686-1687.
- (14) Les géologues contestent parfois l'emploi de ce mot pour la pierre de Coutances et de Camberton et préfèrent le mot de diorite quartzite.
- (15) Classée parmi les Monuments Historiques depuis le 5 avril 1923.
- (16) Non pas à l'Hôpital comme le prétend une tradition du XIX^e siècle, mais, ainsi que l'atteste son acte de décès dans les registres de la paroisse Saint-Nicolas de Coutances, « en notre paroisse » c'est-à-dire dans la chambre garnie qu'il louait chez Catherine Maucuit, Veuve Jean de La Lande.
- (17) M. J. Billioud, *Un sculpteur marseillais nomade au XVIII^e siècle : Antoine Duparc*, in. *Bulletin officiel du Musée du Vieux-Marseille*, n° 51-52, nov.-déc. 1936, p. 7, 10 et 19.
- (18) L'autel situé sous la coupole, vis-à-vis du portail est dédié à saint Michel, en souvenir de la Maladrerie Saint-Michel de Coutances, unie à l'Hôpital de Coutances par arrêt du conseil privé du Roi, le 6 juillet 1693 (Paul Le Cacheux, *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances*, t. 1, p. 193-194).
- (19) 1 m 60 de long, 1 m de haut.
- (20) Dite « des petits-paouvres », cf. Le Cacheux, *op. cit.*, p. 262.
- (21) Deux autres toiles de la chapelle représentent l'adoration de l'Enfant-Jésus emmailloté.
- (22) Chanoine Toussaint, *op. cit.*, p. 85-89.
- (23) Paul Le Cacheux, *op. cit.*, t. 1, p. 168.
- (24) Ibid. p. 191.

(25) Pour cette description, nous avons utilisé les notes ronéotypées de l'excursion de la Société d'archéologie de la Manche du 22 août 1970 aimablement prêtées par M. Yves Nédelec, Directeur des Archives de la Manche.

(26) Ce poudingue affleure en de nombreux endroits de la région de Coutances : à la sortie même de la ville sur la route de Granville, à Gavray où il était encore exploité à une date récente, plus à l'est sur la commune de Troisgots qui lui a donné son nom — le château de Torigny est bâti en « pierre de Troisgots » —.

(27) De tels cartouches sont fréquents dans les maisons hospitalières (exemple : hospice de Cesny-Bois-Halbout, Calvados, canton de Thury-Harcourt ; hôtel-Dieu de Vitré).